

lapageblanche
novembre/décembre(2003)numéro(29)

Ma mère
son petit parapluie voltigeait dans la foule.
Son petit parapluie
dans la foule voltigeait ma mère...
Obsédants ces mots revenus
déposés dans un souffle
sur la vague légère.
Légère ma mère
son petit parapluie faussement débonnaire
avec quels fantômes croisait-il le fer ?
Ma mère
parapluie petit voltigeur
main de noyée
dans la mer aveugle des marcheurs
ton fils écrit des mots dérisoires
qu'on retrouvera peut-être
serrés dans la main d'un passeur.
A moins que la mort ne vienne avec l'oubli
quand les mots
cendres éparses
auront cessé leur petit roulis.

Jacques Rolland

Une rencontre avec le réel

Pendant des années – mais qu'est-ce que je raconte... –, pendant des décennies... – j'ai écrit des chroniques littéraires. Sur la poésie surtout. Depuis quelque temps j'ai abandonné cet exercice et maintenant, en lisant les présentations consacrés par d'autres aux livres appartenant à ce genre je me rends compte combien c'est vraiment un problème, le discours critique sur la poésie. On sent la clôture du commentaire critique de plus en plus impénétrable; le narcissisme des commentateurs est devenu plus grand que celui des poètes (assez grand, à son tour...) et de plus en plus indépendant; le métalangage de la critique est devenu un... langage, suffisant en lui-même.

On ne parle plus de la poésie et du poète (et la seule chance du critique est de parler « du » poète et de la poésie, dans le sens de parler « autour » – il ne peut pas parler... « le poète et la poésie »..., il ne peut qu'inventer des contes sur ces sujets...) : maintenant on parle seulement du langage de la critique poétique... Et cette étape a été précédée par une longue période de commentaires sur le langage poétique. On a insisté seulement sur le langage, on a oublié auteur et lecteur...; on a commencé à penser que la poésie est un objet autosuffisant. Ainsi maintenant on dirait que la poésie est faite seulement de... signifiants, ayant complètement perdu les signifiés... Que la poésie est oxymorons, métonymies, comparaisons..., pas l'auteur, pas les circonstances, pas le moment privilégié

Ce que cette mécanique du langage suggère n'a plus d'importance... C'est aussi pour ça que la poésie devient de plus en plus... indifférente, tel un mécanisme qui fonctionne dans le vide, à l'infini, dans l'indifférence... Un « jeu de perles de verre », pour nous souvenir un peu de Hermann Hesse... Le contact avec le monde devient chose facultative et fluctuante, la critique ne parle même plus de tels trucs rudimentaires...

C'est pour ça que les « raffinés de la poésie » cherchent des sources dans des textes plus anciens, des sources plus brutales, qui peuvent impulser le contact consistant avec la réalité.

De temps en temps j'ai quand même eu dans mes mains des livres de poésie d'auteurs qui ont encore dans leurs instincts la propriété origininaire du langage poétique : une... sensualité spéciale, qui nous parle en un seul mot du langage poétique mais aussi du monde qui lui donne consistance.

La poésie de Mireille Disdero de son récent volume *Nuange** suggère cette approche du monde par la géographie. L'auteur connaît des endroits par où elle passe du littéraire dans le monde le plus... âpre. Par exemple elle gagne avec efforts le sable et les pierres des déserts – endroit privilégié : « Je t'écris de cette terre où les balles veillent toujours, entre deux déserts. Où la chair crue et le blé se mélangent en amour. Mes pensées à bord de l'été roulent, loin, légèreté existentielle. Penchées là-haut partout, imposant les mains, l'impossible offrande des cœurs, du sable écrasé sous les paupières, rire et pleurer... éclairant la couleur à vif. » Aujourd'hui, quand l'idéal de tant de poètes reste d'une... solennité creuse, des Saint John-Perse second hand, sous le discours ferme de

Mireille Disdero on trouve une matière nue et incontournable.

Mais Mireille Disdero n'entre pas en contact avec le vrai monde seulement par les éléments primordiaux. Son appareil de réception capte aussi des états culturels qui peuvent lui suggérer une force ancienne et consistante. La voilà à Prague, dans le centre de l'Europe. « A Prague, le calme élané me pénètre doucement jusqu'à forcer ma peine et la brûler. Alors, simplement je l'écris. » « A Prague. /.../ L'univers de Kafka invente une autre langue, humide d'amour. /.../ Les bras de la nuit nous serrent contre elle... »

La sensualité est dans le cas de Mireille Disdero l'amour parce qu'on ne peut approcher le monde et le marier avec le langage que si on peut trouver entre les deux une chimie privilégiée. C'est pas... « seulement » une générosité vaguement poétique; on a besoin des fluides qui naissent d'un coup de foudre.

C'est dans ce langage de l'amour, avec une sensualité que « naît » insensiblement l'auteur, que le monde perce notre silence... Et cette hypostase, que je retrouve surtout dans les textes qui nous parlent des endroits de la carte, comme la sensualité particulière du poète déclenchée seulement par un éloignement, par un dépassement du quotidien, nous rend la dignité du langage...

Le plus fort mot qu'on puisse consacrer à un livre de poésie est le conseil de le lire et surtout de le relire... Et je le dis avec plaisir, sans tarder... Le livre de Mireille Disdero doit être lu... Et relu.

Constantin Pricop

*Mireille Disdero, Nuange
Editions Alba, Collection de Sables, 2003

la page blanche

novembre/décembre(2003)numéro(29)

simple poème 03

Ma mère...

Jacques Rolland

éditorial 04

Une rencontre avec le réel

par Constantin Pricop

poètes de service

Jean-Sébastien Gallaire 06

Vingt-quatre études

- deuxième partie -

Jacques Rolland 14

moment critique

La cité invisible des mots 24

par Jean-Marc Piérard

Jeu de l'oie 26

par Jean-Michel Mayot

séquence 27

Arènes

de Stéphane Méliade

ensemble 31

Surface et autres fragments

par Hervé Chesnais

l'atelier de traduction 34

Une chanson russe

Deux poèmes de Fred Johnston

poète du monde 37

Jean Sénac, Soleil premier

par Hervé Chesnais

e-poésies 44

Serge Marlot, Santiago Molina
Pierre Lamarque, Philippe Bray,
François Negri, Mireille Disdero.

S o m m a i r e

p o è t e s d e s e r v i c e

Jean-Sébastien Gallaire

Vingt-quatre études
- Deuxième partie -

Genre c'est une sorte de voie ferrée où fleurissent des lilas sans feuille sans rien c'est même pas des lilas ! et où passe le train qu'on prend pour partir où qu'on va.

J.-S. G.

Des bien modestes formes géométriques que je griffonne à tâtons sur la surface de mon ennui, l'unique fonction est, après examen, de donner à la feuille que prend pour cible mon attention une troisième dimension – irréaliste, bien entendu ! car l'unique mesure du dessin n'est-elle pas de donner l'illusion de la réalité ? - ; à celles préexistantes de la longueur et de la largeur venant se greffer la dimension de la profondeur, qui anime l'ensemble d'un souffle de perspective.

Si j'osais une telle comparaison, j'avouerais volontiers, moyennant un double jeu de mots, que, dans mes morceaux un brin tatillons de poésie, je poursuis d'emblée semblable perspective : tenter, à l'amas de pensées, sensations, et images qui m'ont élu pour domicile, de donner une certaine « profondeur » qui comblerait le gouffre dans lequel je m'engonce lorsque, en un accès fiévreux d'impudeur trop peu souvent réfréné à mon goût, je les offre en pâture au papier, tels de frères agneaux se jetant dans la gueule béante du loup.

J.-S. Gallaire

Qu'est-ce qu'un poète tatillon un poil farfelu, un chevalier errant à la quête de mots, un paladin de l'écriture, sinon un laborantin au verbe chanteur dont le labeur quotidien – labile comme son humeur – consiste à labourer, dans ce qui lui tient lieu, là-bas sur le papier, de laboratoire, le chant de ses expériences poétiques ; chant dans les labours desquels naît une fleur fastigiée de la famille des labiées – la poésie, dont le label appartient à tout le monde autrement dit à personne – et dont nul, ni le chien d'un berger et moins encore le labrador d'un laboureur, n'est à l'abri de parcourir un jour, laborieusement, la multitude de ses ravissantes labelles qui font d'elle un labyrinthe de la beauté ?

J.-S. Gallaire

Exercice scientifique que l'acte d'écrire, chimérique chimie qui ne consiste guère plus pour celui qui s'y consacre sans compter à la tâche qu'à tenter d'insolites figures, d'insolites mélanges de sons et d'idées toujours prompts à lui exploser en plein visage, à l'instar d'un praticien de laboratoire que n'effraie plus depuis longtemps la solution pourtant menaçante qui bouillonne et fulmine au fond de ses éprouvettes ; genre savant fou au regard torve, que l'image d'Epinal coiffe d'une chevelure hérissée et vêt d'une longue blouse blanche, l'esprit confiné jour et nuit dans les nuées et les limbes de son expérience.

Savant fou qui fait le tour de la question afin de chercher la clef du problème, sans savoir que la mort, vieille veilleuse qui pousse sa comptine, est la seule énigme qui vaille la peine d'être résolue.

Si aujourd'hui j'écris, mettant les mains à la plume et n'offrant plus en pâture qu'au seul bétail de papier ce que, bien modestement il me faut le confesser, je pense ou aimerait parfois à penser, étant entendue depuis longtemps l'impossibilité de nos proches de nous faire entendre, n'est-ce pas tout compte fait pour ne rien avoir à dire, à défaut de ne rien avoir à penser ?

J.-S. Gallaire

A l'instar d'un enfant qui met tout en bouche, aliments comestibles ou jouets traînant sur le sol et sur lesquels on risque à tout instant de riper puis se « casser la binette », quelle nôtre manie de tout mettre en mots, comme si le langage (on s'en sert à tout âge : des langes jusqu'au naufrage !) consistait en une grande mascarade, sorte de boutique de farces et attrapes bien achalandée, ou grands stands de kermesse dans lesquels l'on s'amuse à prendre pour cible avec le viseur d'une carabine à plomb des ballons que l'air agite derrière les barreaux d'une petite fenêtre, où l'on jette de grosses boules de chiffon sur une pyramide formée par des boîtes de conserve, pour essayer d'en faire tomber le plus grand nombre ; comme si le langage se résumait en un jeu visant à « coller des étiquettes » sur chaque chose qui nous environne, et cherchant à les exprimer de la façon la plus précise afin de « décrocher le pompon » ou « toucher le gros lot » !

J.-S. Gallaire

L' exercice que, bien modestement, je tente, une fois secouées les puces de ma torpeur, de conduire : la pratique du langage, n'implique-t-il pas de ma part un renouvellement quasi continu de ses matériaux, les mots, afin d'apporter comme il est d'usage un peu de « sang neuf » et d'éviter ainsi la consanguinité ?

Fatalité qui n'en est pas une mais qui le fut autrefois lorsque l'on se mariait entre parents issus d'une même famille, sans éprouver le moins du monde un sentiment de culpabilité que n'a pas manqué de nous faire ressentir par la suite la « bonne morale ».

Renouveler les éléments de la famille du langage, qui fourmille de mots, prenant la forme articulée d'un mille-pattes - que ne meuvent en réalité que quarante-deux membres avançant tous dans la même direction, à l'instar de l'alphabet dont chacune des vingt-six lettres ne peut faire un pas (qu'il soit de loup) sans en entraîner une autre -, n'est-ce pas sans qu'il soit permis d'en douter le point d'horizon qui devrait délimiter la vue de chaque manieur de mots, ou manieur d'épées tout juste bonnes à combattre l'inertie qui le conduira irrévocablement jusqu'aux rivages de la mort, genre Don Quichotte luttant contre des moulins qui n'offrent d'autre résistance qu'aux seuls quatre vents ?

J.-S. Gallaire

Rêve : sur le trottoir que j'emprunte afin de me rendre dieu seul sait où !, je trouve, gisant comme un cadavre, le dictionnaire, reconnaissable entre tous par ses premières et dernières pages que le temps lui a arrachées, auquel j'ai par instants recours, moi qui ai fait comme unique vœu de pratiquer dans la vie réelle la tâche ô combien insolite ! d'écrivain.

Au réveil, frappé qu'il est par l'outil qu'il met en jeu, le rêveur que j'ai fini d'être se demande si une telle vision nocturne ne signifie pas que, derrière le dictionnaire, ce sont les mots eux-mêmes que j'ai irrémédiablement perdus.

J.-S. Gallaire

La maison-type de l'écrivain ne se pourrait-elle décrire ainsi : quatre lettres en guise de murs (afin de se taper la tête contre les mots), pour tout toit un accent circonflexe, une fenêtre ouverte sur la gueule béante du vide, un lit d'une rivière d'encre, l'ensemble construit en pilori pour gagner du terrain sur *cette mer, notre parole* ?

J.-S. Gallaire

Parmi tant d'innombrables que l'on se verrait bien incapable d'en dresser de façon exhaustive la liste, la tâche principale que doit se proposer tout écrivain, pour parvenir, s'il lui chaut, au faite de son art - situation la plus appropriée pour l'artiste afin d'embrasser le monde - n'est-elle pas de réduire, tant qu'il le peut, l'écriture au silence, seul capable décidément de tout exprimer ?

La page blanche est tout : y écrire ne fait que lui enlever ce qu'elle avait à nous révéler : on ne distingue plus l'*essentiel*.

Mais que deviendrais-je si, écrivain qui ne considère pas uniquement l'écriture comme son violon d'Ingres mais comme le moyen essentiel pour parvenir à le délivrer du chancre qui le rongé, je chevauchais ce cheval de bataille en mettant un bâillon à ma plume, sans qu'il s'agisse pour moi de définitivement tirer ma révérence ou quitter le bal ?

J.-S. Gallaire

Giclée de poudre et de sang miroitant, constellation de foudre, la poésie, qui ruait hier dans les brancards et se hissait au faite des barricades, faisait sortir hors de ses gonds la porte de notre deuil, ne se laisse-t-elle pas plus que traîner en laisse comme un chien que l'on sort à la tombée de la nuit pour l'emmener déféquer et uriner au pied du réverbère de notre ennui ?

J.-S. Gallaire

Alignant, depuis un certain nombre de jours non négligeable, ces écrits de manière aussi continue et régulière qu'un enfant, après un peu d'entraînement, les lettres pour en faire des mots (à l'âge où il pénètre pour la première fois dans ce parc d'attraction que représente pour moi le langage), ensuite les mots pour en faire des phrases dans le but de se faire comprendre de ses semblables, comme si la bonne fée de l'inspiration (Fée Muse, qui, loin de s'en offusquer, s'amuse de ses effets !) s'était penchée depuis peu sur mon lit durant la période de mon sommeil (qui me laisse entre tout rêveur !), cela signifie-t-il - je croise les doigts et les fait toucher quatre fois du bois ! - que, alors qu'elle s'apparentait pour moi ni plus ni moins à la roue qui, dans l'ancien temps désormais heureusement ! révolu, écartelait l'extrémité des membres d'un corps soumis aux caprices de son tortionnaire, la machine, toute proche de ne plus tourner à vide et m'être infernale, est enfin lancée ?

J.-S. Gallaire

Dans quelque direction qu'il dirige ses pas - genre petites foulées ou grandes enjambées, soutenues en raison de quel effort physique, prenant part à quelle compétition ? -, qu'il aille même jusqu'à affoler l'aiguille de quelle boussole ? pour en « perdre le nord », l'homme, cet animal de foire exposé à hue et à dia sous le chapiteau de l'absurde humanité, ne se dirige-t-il pas toujours, quelle que soit la nature du vent qui l'anime, contre le mur, condamné qu'il semble par la réalisation inéluctable de ce qui ne cessera jamais de le maintenir en haleine : la mort, loup dans la bergerie de notre bonheur ?

J.-S. Gallaire

Comment, dans ce que, au prix de quels effort !, j'écris, la recherche de la poésie devient, serpent qui se mord la queue et paraît toujours prompt à me cracher son venin pour m'atteindre en pleine figure (sans pour autant me faire avaler des couleuvres !), son propre objet.

La question, que, sans qu'il m'en coûte, je ne me lasse pas de me poser, qui me semble située à la croisée de mes chemins et à laquelle nul élément de réponse ne vient jamais pointer l'extrémité de son nez : écrire *sur* la poésie, comme souvent je m'y adonne, revient-il à écrire *de* la poésie ? Le fil est mince et je me sens toujours prêt, funambule qu'aveugle l'exercice même de son art, à perdre l'équilibre avant de définitivement tomber dans la gueule béante du vide.

J.-S. Gallaire

Paraphrasant en une attitude toute simiesque Héraclite l'aristocrate grec (amas hétéroclite de maximes hiératiques, éloignées au maximum du discours-fleuve), *on ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve*, suis-je autorisé à dire que, dans le miroir d'encre de la littérature, l'on ne projette jamais deux fois son même propre reflet ?

J.-S. Gallaire

Poésie : fille à soldat,
 au cul qu'on fouette comme il en est pour un couple sado-masochiste,
 marie-salope qui suce des mecs,
 que l'on a envie de clouer à poil au pilori pour les infamies dont
 elle se rendra toujours coupable,

 grue que pour vieux chantiers flanquée d'une vieille mesure,
 chanson à deux sous que l'on entonne, ivre, dans les bouges et les
 bauges fangeux des ports où règne une odeur d'urine et de sang ;
 pierreuse pute catin conne ! :
 infidèle,
 gourgandine qui dîne à tous les râteliers !

Tu baisses avec tout le monde toute une partie de la journée puis
 tu n'as même plus assez de force pour m'emmener, passant par ta croupe offerte et
 chevauchant ton vit, jusqu'au royaume du foutre.

Jean-Sébastien Gallaire

Jacques Rolland

Jacques Rolland est né en 1952 ; père de deux enfants, Jacques exerce le métier d'éducateur : «ce n'est pas le moins important». Depuis le développement de l'Internet, lui est «venue l'idée de croiser le chemin d'autres auteurs, d'autres lecteurs»...

Noctambule piéton...

Le bitume s'enroue,
frisson du dernier métro.
Il est tard,
la brume berce les rues,
quais déserts, berges floues,
froides dans les halos.
Un néon soudain
découpe une arlequine
brûlante sous le masque.
La silhouette noyée
de quelque noctambule,
à l'angle d'un café,
crève comme une bulle.
Il est tard,
Paris est un port,
la Seine une Baltique,
on imagine derrière les stores
de douces agonies.
Il est tard,
est-ce un songe, une folie ?
Ce n'est rien qu'une escapade, vite
il faut sauter le Carrousel et les arcades,
traverser les banlieues,
toute sa mémoire sur le dos.

J. Rolland

Découvrir les mots
Effeuillez soulever les voiles
Les paupières des mots
Mots tendus aiguisés
Déguisés sous le tranchant
Ouverts ou repliés
Le dos rond à l'usage
Perles jalouses
Ou cailloux frondeurs
Frottés à toutes les lèvres
Mots de tous les jours
Mots de toutes les nuits
Solitaires
Ou chaînons de farandole
Roches noires
Aboulées d'un cratère
Ou fretin
Coulant de source vive
Mots
Découvrir les mots
Soulever les masques
Remonter les fleuves
Suivre les sens obliques
Tout l'or des mots
A la source imprenable
Plis et replis
En pluie de timbres
Et d'effluves neuves
Aux genoux de la musique

J. Rolland

Les mots parlent aux mots
Entendre et voir les bien nommés
Ainsi Platane désigne un mot
Qui érige son P
Comme un poing au ciel
Son t
Est précis, immobile
Planté
En terre
Son l l'allège
L'ère
Berce un ciel
Où les voyelles
Donnent le la de la légèreté

J. Rolland

Ce que je cherche depuis toujours
me trouvera un soir
au pied d'un mur
derrière lequel mes mots
seront enfin exaucés.
En attendant j'agite mon petit drapeau
sur une mer de survivance
où quelques orpailleurs
fouillent avec moi
la blessure secrète
qui saigne sous les mots.

J. Rolland

Poème...

à ouvrir en un éclair
une brèche dans les miroirs
à soulever les masques
à vouloir ce qui ne se peut voir
à nommer les manques où puise l'écriture
à vriller les regards et détourner le sens
à diviser les nuits et questionner l'absence
puis refermer le voile
(indicible souffrance
avalant le fil des jours
comme un trou noir une bouillie d'étoiles)
et contraindre au secret
la quête du veilleur extrême.

J. Rolland

Sentir que la terre tourne sur elle-même sans savoir de quelle énigme
elle est le jouet et s'étonner pourtant de chaque matin du monde.

Bras ouverts à cette fenêtre, s'éprendre d'une bouffée de lumière et
se savoir pourtant glisser les deux pieds dans le néant.

Trahir dans l'écriture cette pincée de souffrance et remonter pourtant
aux sources fraîches de l'enfance.

J. Rolland

Le savoir ou feindre de le savoir :
sourd à ces battements que la vie égraine, s'arrêter sur le chemin
et coller l'oreille à la terre.

Le savoir ou feindre de le savoir :
je sais que c'est la voix de mon enfant qui monte des profondeurs et si
la lutte est inégale, le secret muré dans le silence des pierres, je m'étends
sur le dos, la nuque sur la plus fraîche, j'avale une gorgée de ciel .

J. Rolland

Mon enfance c'est un peu de buée
Effacée à l'aube sur une vitre
C'est l'hiver
L'hiver se souffle sur les doigts
Il neige
Mes souliers font crisser le silence
Il neige
La neige est une attente
Et mon enfance attend
Comme cette photo retrouvée
Entre les pages d'un livre
Ce soir...

J. Rolland

Mon enfant...

Mon enfant
mon petit tout
mon garçon mon fils
je t'en prie,
par tout
ce qui survit et renaît
ne grandis pas,
reste tout neuf
tout bleu tout jour au-dedans,
n'émousse ni ton regard
ni ton âme
ni ne taris
le petit ruisseau de ta chanson.
Mon petit
mon abeille
mon brin de soleil
cours à vau-l'eau
sur les routes du ciel,
danse, danse
mon arbrisseau
mon roseau sur le vent,
ose encore et toujours ton rire
à la face du ciel
et laisse tomber je t'en prie
ce qui se trame
et chuchote
dans la cour des grands.

J. Rolland

Dans le cœur de la nuit
étoile éclatée dont les branches
fuient vers les confins
de l'obscurité
dans l'œil de ma mémoire
tendu
vers ce point de lumière
qui retarde la stupeur de l'aube
j'implore le temps
où le temps
s'arrêtait
happé par la douceur
d'un jour d'été finissant
le miracle de l'enfant
qui courait sur l'eau vive
des chemins
le cœur battu déjà
par le murmure des ombres
de la nuit montante.

J. Rolland

Souvenez-vous de moi:
je survivis dans l'éclat d'un météore
lui ressemble enfin.
Puissé-je être encore touché
d'un regard
et ma respiration sourdre entre les mots.

Je ne mourrai pas
mes mots se souviendront de moi
je deviendrai complice.

J. Rolland

Les murs s'épaississent
le temps se prend de vertiges.
Les mots ont l'air de chiens écrasés
les fenêtres jadis ardentes
de paupières closes.

Garder la force de tirer le rideau
sur l'innommable.

Cette fois encore
sortir dans la rue
comme on prend la mer.

Porté par la houle des passants
respirer l'heure brève de l'enfance
comme une bouffée d'embruns.

J. Rolland

Au matin
écarquillant les paupières
soulevant
les
lambeaux
de
la
nuit
on se réveille
parmi les débris
d'un rêve
que le jour atroce
a mis en pièces.

J. Rolland

Les filles de l'air

Venues de l'horizon en bancs
Et chamarrées de blanc
Voici les filles de l'air
En grande discussion
Qui pagaient sur la mer

Après s'être gonflées
D'orgueil et de savoir
Après avoir enflé
De soleil et d'espoir

Sur les pointes et la crête au vent
Comme de fières ballerines en chœur
Elles tirent leur révérence et meurent
En braves petits soldats du temps

Jacques Rolland

p o è t e s d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

La cité invisible des mots

La cité invisible des mots est étrange, mais j'y suis toujours accueilli avec le sourire. Les mots, je peux les choisir pour mes poésies, mes nouvelles ou mes romans pour autant que je respecte les règles d'accord de la cité. Ce n'est pas toujours évident de respecter la loi des mots. Les fautes d'inattention sont courantes, même pour ceux qui connaissent très bien la cité. Parfois, pour éviter qu'elle ne s'effondre comme un château de cartes, je suis obligé de consulter les livres de lois. On appelle ces livres des dictionnaires et des grammaires. Ils ont des rôles très différents. Le dictionnaire c'est un peu l'équivalent de l'annuaire téléphonique que nous connaissons. La grammaire veille au protocole. Elle nous apprend comment ne pas mettre, côte à côte, à la même table, certains mots de la famille des adverbes avec ceux de la famille des adjectifs. Depuis toujours, il y a des tensions entre ces deux familles, mais il paraît, selon les derniers petits potins de la cité, que certains adverbes ont les mêmes racines que des adjectifs. Je me demande, si derrière tout cela ne se cache pas une sombre histoire d'héritage. Bref, les mots ont leurs lois comme nous nous avons les nôtres. Leur société est basée sur un système de castes et il est très difficile d'en changer. Les con-

jonctions ont très peu de chance de devenir des adjectifs, car un léger différent les sépare. C'est juste une question de naissance. En résumé, il ne faut pas aller à l'encontre des règles de la cité, vous risqueriez d'en être banni. Je me souviens d'un célèbre écrivain dont l'œuvre fut mise au pilon car il avait des problèmes relationnels avec les participes passés des verbes pronominaux. Cela arrive souvent, malgré la tolérance de la cité, car la cité est tolérante. Il y a peu de racisme dans la cité. Vous pouvez vous y promener et rencontrer des mots d'origine étrangère de passage dans la région. J'ai moi-même pu m'entretenir avec *SPAGHETTI* et *GOAL*. Un parti extrémiste a bien tenté quelques coups d'état en destituant, par exemple, *WALKMAN* de son pouvoir pour le remplacer par un certain *BALADEUR*. Les jeunes de la cité ne l'ont pas laissé faire. Ils ont continué de vénérer *WALKMAN* tout en respectant *BALADEUR*. La cité respecte également ses ancêtres. Elle ne les place pas dans des homes. Elle veille sur eux depuis des centaines d'années, vous pouvez encore côtoyer *CORPUS* ou *MODUS VIVENDI*. Ils sont encore en pleine forme, ils n'ont pas pris une ride. Il y a bien quelques archaïsmes, mais le taux d'accroissement naturel de la cité est au beau fixe si l'on songe aux néologismes. Lors de mes pérégrinations, j'ai pu constater que certains avaient une aura particulière. Je pense à *ALUNIR* qui a eu son heure de gloire, mais surtout à *INTERNET* qui m'a laissé récemment sa carte de visite. Ces nouveaux habitants de la cité sont très féconds. Grâce à eux, naquirent des astronautes, des cosmonautes, des spationautes, des internautes... Comme partout les naissances sont des événements merveilleux. J'insiste sur ce fait, parce que j'ai un rôle dans la cité. Je suis chargé des mariages. J'ai eu l'honneur d'unir les mots *CHOU* et *FLEUR*, *MILLE* et

FEUILLE, ESPACE et *TEMPS*... Je suis très fier de mon travail. Le problème, c'est que certains sont infidèles. On m'a prévenu que *MILLE* trompait *FEUILLE* avec *PATTES* et que *CHOU* agissait de même avec *NAVET* et *PALMISTE*. Un vrai coureur ce *CHOU*... Pour beaucoup, mon travail est facile, mais je peux vous jurer que ce n'est pas toujours évident de trouver les traits d'union. Il m'arrive de les oublier ou de les laisser sciemment dans leur placard. C'est précisément l'association de deux mots sans trait d'union qui m'a valu les pires ennuis dans la cité. J'étais pour le mariage de *SOLEIL* avec *NOIR*. Certains y avaient déjà pensé, mais n'avaient jamais osé. Ce n'était pas évident, le vaudeville existait dans la cité. Comme partout, il y avait des amants dans les armoires et des cocus magnifiques. *LUMIERE* était la maîtresse de *SOLEIL*, mais l'ennemie de *NOIR*. *SOLEIL* fréquentait *NOIR*, de temps en temps, grâce à son amie *LUNE*. C'est risible, mais c'était comme je vous le raconte. Par un tour de passe-passe dont je garde le secret, *SOLEIL* et *NOIR* cohabitèrent sous le même toit. J'étais heureux de cet arrangement, mais la critique m'attendait au tournant. Un soir où je me rendais dans la cité, la garde prétorienne constituée essentiellement par la ponctuation m'attendait aux portes. Je pensais que c'était un contrôle de routine comme il en existe tant afin d'éviter certains vols. Eh bien, pas du tout, on me confisqua mon passeport et on m'emmena sur le champ devant le tribunal. Que me reprochait-on ? Simple- ment d'avoir réussi l'osmose entre *SOLEIL* et *NOIR* en prenant *JOUR* et *NUIT* pour témoins. On m'ordonna de prendre un avocat pour me défendre. Je choisis *METAPHORE* qui plaiderait paraît-il très bien, ceci n'étant pas une image. J'ai encore sous les yeux les motifs exacts de mon inculpation. J'avais agi contre nature en favorisant l'hom-

sexualité, car les mots choisis étaient de sexe masculin. On prétendait également que j'avais kidnappé *LUMIERE*. *METAPHORE* s'en donna à cœur joie soulevant le fait que *SOLEIL* et *NOIR* avaient malgré leur sexe commun une descendance importante dont *ECLIPSE* ayant son influence sur le vocabulaire. Certains la vénéraient, d'autres la craignaient, mais elle avait pas mal de relations qui pouvaient nuire aux intérêts de la cité. En l'écoutant, je pensais à Tintin dans " Le Temple du soleil. " De plus, il n'y avait aucune preuve de ma participation dans l'enlèvement de *LUMIERE*. Afin de les convaincre de mon innocence, *METAPHORE* fit venir à la barre *TENEBRE* qui me fut d'un réel secours. Durant cette période, j'eus un véritable soutien. Des comités se créèrent, dirigés par *DESESPoir* et par *SPLEEN*. Je reçus énormément de lettres. On était pour ou contre. On était blanc ou noir, jamais gris, car *GRIS* était connu dans la cité pour son opportunisme. Des journaux comme " Le Soir " ou " Le Matin " doublèrent de tirage. Dépassé par l'affaire, je me mis dans l'idée qu'une cabale avait été fomentée contre ma personne. Nuire pour le plaisir de nuire permettait aux exclus de la cité d'avoir l'impression d'exister. Devais-je me sentir coupable des retombées de ma création sur la jeunesse ? Le jugement fut vite rendu. Au moment de sa lecture, je fus pris d'un profond malaise. Fatigué par cette histoire, je me suis endormi sur le banc des accusés. Personne n'est venu me réveiller. Si je vous confie tout cela aujourd'hui, c'est parce que, ce matin, dans mon lit, j'étais seul avec mon passeport sur le cœur et que la cité m'a laissé quelques clefs pour ouvrir vos rêves.

Jean-Marc Piéard
8/12/99

Jeu de l'oie

Pas de pensée sans énoncé, pas d'énoncé sans langage.

Le jeu de l'oie commence au jet des dés.

Ce qu'il se passe dans l'appareil psychique avant la formulation de l'énoncé où la moindre pensée prend corps, où elle devient langage ?

Ce qu'il se passe dans la tête du joueur lorsqu'il lance les dés et qu'ils déroulent leur suspens.

Si la pensée n'est rien d'autre qu'une combinatoire de signes que je jette devant moi, les tirant du sac de ma mémoire, les assemblant, les distribuant à mon gré par règles et expériences apprises, faisant du texte, ajoutant, tranchant, retirant, combinant, comment cela même est-il possible s'il n'y a pas un « avant », une forme préalable à tout énoncé, un vouloir-dire-quelque-chose ?

Le joueur doit lire le nombre offert par les dés et les reporter sur la planche du jeu de l'Oie : il n'a pas de choix, il faut appliquer les consignes énoncées dans les cases.

Y at-il jamais eu joueur désirant jouer au jeu de l'Oie, avant que n'arrive le jeu de l'Oie ?

Une perception préalable à l'énonciation qui soit la condition de sa possibilité ? Cela reviendrait à admettre l'existence d'une forme de pensée sans énoncé, d'une pensée qui se précéderait elle-même, d'une perception sans représentation, d'une pensée comme force et tension sans contenu actuel.

Dire qu'il existerait un jeu de l'Oie sans dés, sans planche de parcours couverte de dessins et de consignes reviendrait à dire qu'il existe quelque jeu de l'Oie sans puits pour s'y perdre !

Jean-Michel Mayot

m o m e n t c r i t i q u e

22-11-2003

« *l'Entité lui avait dit que le temps s'était arrêté, là-bas, pendant qu'il était ici. Mais son corps continuait à vivre normalement* »

Frederic Brown, «Arène», 1967

Arènes

1. La diagonale du rite

toujours mettre en place
la poitrine la plus courbe
au-dessus du visage le moins diurne

puis tracer
la chorégraphie carrée
au milieu d'un cercle
de respirations brutales

bel écrasement de mufles
en sorcellerie secrète

poussières dans les yeux
puiser dans sa sérénité
pour agrandir l'espace
en mosaïques
de féeries fragmentées

et transformer
en souffle d'amour

2. J'ai mis aussi longtemps qu'un arbre

sans lâcher la terre
je me suis approché du ciel

collé au tronc
voyageur moins que feuille
je suis monté
accordé au mouvement lent
j'ai tiré mes propres bras
avec ceux de l'autre

sans quitter l'impatience
j'ai mis aussi longtemps qu'un arbre

et je suis arrivé
là où le temps devient fluide
il n'y avait plus d'arbre
et l'arbre m'a appris
à pratiquer l'instant

22-11-2003

3. Eaux de vaisselle

la plongée
n'est pas écrite
sur les fonds marins
ni dans les vagues de l'évier

quelques divinités en poche
c'est à mon tour
de nettoyer la table
avec mon corps en cloche de Notre Dame

tu as laissé
quelques traces de chansons

impacts sur la mer

et ce soir
grâce à l'ombre de nos mains tendues
pour rattraper les assiettes
on croirait presque
que la fenêtre est quelqu'un d'autre
venu s'ajouter à nous

22-11-2003

4. Liesses longitudinales

Traits d'amour
lignes de douleur divisées en deux
la montagne s'écarte pour laisser le passage
à la caravane
impalpable

chargés de nouveautés antiques
nous brillons de soleils qui s'échangent
et portons sur notre dos
le sol qui se refuse à nos pieds

montagne comme la mer
s'ouvre quand on la pousse
lourdes portes deux ailes de papillon rouge
nous arpentons le corps précis
allongé sous les repères du ciel

mer muée
un sommet chavire

comme la mer la montagne
lignes de chevet salamandre obscurcie
redresse tes couleurs souffle un meilleur feu
et laisse la lave rêver
de son pays solide
île parmi les plis

27-11-2003

5. L'orchestre du train distrait

L'orchestre roulait
sans protection
à même le rail

plus léger sans les vaches
disparues depuis longtemps
le paysage adoucissait les notes

de temps en temps la fanfare freinait
s'arrêtait pour laisser monter un homme
tout neuf mais qui savait déjà
mêler la musique au fer et au feu

et le vieux train repartait
coeur lancé dans la vapeur
avec sa cargaison de chocs mélodieux
sans se rendre compte qu'il avait oublié
ses fenêtres dans la gare
et que sa musique ne voyait plus rien

à cause de lui
l'orchestre dut improviser
tout un nouveau monde

27-11-2003

6. *Fil de serres fluides*

il signe d'une boucle de buée
lui que chaque matin enlève
lui le moindre meuble de son atelier

chair de chaudron
j'atteins la porte
je sors de vous
stimuli froids
ventres à jour

il souffle
les hanches des bulles
dans la vie du monde

et le minimum à décrire
de cette pulsion matérielle
sources de bras aux ailes d'anges
le plus infime à croire
de ces présences aux sphères déterminées
par le mouvement du coude
serait le noyau de flamme neutre
le centre de tous les points
où verre sable et mains se rencontrent

puis viennent les gestes brefs
les ordres donnés par le cou des oiseaux
poussent les ailes de chaleur
et le verre pépie

sans hâte
il modèle l'aigle doux
le fil aux serres fluides
rougeoyant d'envergure

et grâce à son sourire devant l'œuvre
un violoncelle s'expatrie de son torse
trempé
les plus lointains peuvent s'embrasser
tant que le verre est un corps chaud qui
tombe encore

27-11-2003

7. *Petit guide pour la possession d'une oreille amovible*

posée contre les rails
ou bien sur soi de chaque côté
l'oreille avance
j'imprime sur le fer porté au rouge
le goût de la fraîcheur
baisers au train qui s'approche

soucis des trajectoires
je règle la tendresse de l'écoute
visage face à ce qui vient
de plus haut ou bien vers lui de chaque côté
le grondement nu du mouvement des
peuples

cheveux tendus de gare à gare
la vie boit des litres de doutes
et ma tête se recolle
quelque part entre Dallas et son envers
j'ouvre le guide pour savoir à quoi
ressembler
après toutes les soifs qui ont lentement
séché
entre deux temps
comme des feuilles qu'on laisse infuser
contre sa propre peau

ou bien les peuples sont silencieux
et c'est simplement moi qui pose
pour la photo de la chorale
dont je fais partie sans en être tout à fait sûr
pendant que j'embrasse la voie je tiens
un petit objet
à l'usage différent ou bien pareil de
chaque côté
mais qui en tout cas
nous aurait tous deux appartenu

et posée contre les rails
c'est l'oreille qui chante

01-12-2003

8. Allée garance bordée de quantité d'arbres Véronèse

je suis sorti de Dieu
en plein pour parler des orgues
sa porte donnait sur une allée garance
bordée d'arbres

entre les géants volait un violon presque
humain

qui portait de minute en minute
les messages du petit vers l'immense
et leurs retours sous formes de feuilles
qui tombaient en prenant les couleurs
des vitraux
qui tombaient en couvrant les cheveux

dans la longue allée aux arbres Véronèse
j'ai aperçu la voix qui tenait toute l'église
debout

j'aurais cru qu'elle se trouvait dedans
bien au centre tenant les voûtes dans sa
paume

distribuant les tensions et les sérénités
de la pierre

la porte de Dieu fermait mal
et j'ai pu deviner grâce à la foi qui filtrait
pourquoi la voix se tenait à l'écart pour
bâtir la musique

tout comme l'esprit de la forêt peut se
trouver partout

tout comme la main se tend dans un sens
ou dans l'autre

pour échapper aux définitions et à la
lumière crue

la voix souriait
drapée dans une longue robe rouge et verte
cousue par délicatesse

dans les mêmes tons que l'arbre et l'allée
et c'est là
dans l'ombre de l'église
que j'ai le mieux chanté

01-12-2003

9. Le jeu de la première empreinte

je me demande tu te demandes
en quel temps et quel lieu nous sommes
et ce qui peut bien pousser à cette époque

quelques pas dans le salon
quelques rêves rêvés en tenant la vase
pour étudier la géologie des empreintes
permettent de savoir à quelle version de
soi

offrir les fleurs en rentrant par surprise
après une longue journée sans eau

tu te demandes je me demande
si vous voyiez à présent la scène
vous apercevriez deux silhouettes
murmures d'ombres et de soleil
jouant au jeu de la première empreinte
marchant l'une vers l'autre sur la pointe
des pieds

discutant à l'infini du premier geste et de
sa profondeur d'eau

chacune un bouquet de fleurs à la main
chacune un vase dans l'autre

01-12-2003

Stéphane Méliade

s é q u e n c e

Surface et autres fragments

Surface

Aussi loin que j'aïlle, ce n'est jamais que de la peau, aussi profond que je fouille, j'en reste à la racine des poils.

Orage

Que tombe avec le jour le vent, et que l'eau jaune de la rue s'épuise avant ma patience.

Mars

Ce qui ressemble je l'emprunte et les chatons et les jonquilles et le vent sur la promenade de Sainte Adresse.

Pornographie

Des messieurs aux doigts jaunes vous prenaient en polaroid, parlaient diaphragme, exposition.

Covarrubias

Elle nous indique la route et dans sa bouche édentée, la wisigotica revient comme une comptine, la vieille femme en noir m'arrive à la poitrine, à peine. Elle demande une pièce pour s'acheter des bonbons. Le village n'a pas un commerce. On donne la pièce, la vieille en enfance a la mendicité futile, et c'en est presque bon de donner pour des bonbons.

Couteau

Il fouille le ventre des femmes, cherche trace de sa naissance, soupçonne le vide au-delà du gant de chair que son impatience déchire. Qu'elle gise ou geigne, il cure de ses cartilages le creux intolérable, et la laissera morte, pantelant d'une violence fichée là comme le drapeau d'une nation sans merci.

Libre

L'oublie jamais le pardon demain et il rit de ses gencives nues.

A droite

C'est la peur qui les fait jouir, c'est ça le grand secret. Je les flaire, je les connais, seule la peur les fait bander. Ils veulent des geôles, des uniformes, des pauvres en haillons, des victimes innocentes. Ils veulent des coupables noirs comme la suie, ils veulent des enfants de Marie, purs, sans désirs, sans sexe.

Ils hument la queue des arabes, ils frémissent au spectacle des nègres, ils ont des rêves de petits garçons diabétiques, d'obèses en culottes courtes, ils votent des crédits pour un autre porte-avion, ils rient des jupons du ministre. L'an prochain, ils commanderont un sous-marin avec l'argent des pauvres.

Décembre

Les flammes s'élançaient dans un ciel orange sale, une auréole douteuse sur laquelle se découpaient les arbres de décembre. C'était à droite de mon ciel, vers Saint Christophe, c'était lointain, mais très net, tant les flammes jaillissaient haut, bien au-delà des haies du bocage, des courbes des collines. J'ai compris le pouvoir des naufrageurs et l'histoire de l'étoile : quand brûle ainsi le très grand feu, il n'est que d'aller voir, un fantasma d'anophèle, une fin de phalène. Ce qui brûlait là-bas, ce qui flambait si haut comment savoir, il fallait savoir ce qui brûlait si bien, de quelle passion dans la campagne, quel sacrifice était là consommé.

Matin

Lumière, alors, par la fenêtre à l'est où s'articule une vie douce. Donnez moi des matins, rendez à mes mains le calme des premières heures. Ce que j'attends n'a pas de nom.

Archéologie

Mais ces traces sur la pierre et la date effacée, que ne disent-elles autre chose ? Du lichen sur les briques roses, de l'algue verte sur les dalles calcaires. Ruines de Rome ancrées entre les pierres déjointoyées, qui moussent de petites fleurs parme. Une poudre rose comme une écume de brique : l'ongle d'un enfant y laisse sa trace. Le bois noirci d'une vieille fenêtre aux vitres cassées.

Fiction

C'était avant guerre, nous n'étions pas encore voués au pire, on pouvait, avec effort, marcher dans les rues de Paris et se croire innocent dans l'haleine rance de la ville. Les visages n'étaient pas sommés de se ressembler, cela pouvait suffire pour lancer la promenade, il y avait au sommet de certains crânes des épis qui défiaient la gomina.

Hervé Chesnais

e n s e m b l e

l'atelier de traduction

Chanson russe

Ce texte à été chanté par Vladimir Vissotski. Son auteur est inconnu.

Il est capitaine
et sa patrie est Marseille
il aime les discussions bruyantes et la bagarre
il fume la pipe, boit de l'alcool fort
et aime une fille de Nagasaki

Elle a des traces de lèpre sur les mains
des emblèmes tatoués sur son corps
et tous les soirs elle danse
la gigue dans les bars

Elle a une si petite poitrine
et ses lèvres, ses lèvres sont rouge pavot
le capitaine s'en va au long cours
Il aime la fille de Nagasaki

Des coraux rouge sang
une veste de satin kaki
un amour passionné et bouillonnant
ramènent le capitaine à Nagasaki

Le capitaine revient de son lointain périple
et il apprend qu'un gentleman en queue de pie
un soir, d'hachisch enfumé
a poignardé la fille de Nagasaki

Elle a une si petite poitrine
et ses lèvres, ses lèvres sont rouge pavot
le capitaine s'en va au long cours
il aime la fille de Nagasaki.

Traduction du russe par Sarah Struve

Girls cycling, by Salvador Dali*for Alexander Venegas*

The three of you in the sea might have been drowning,
 Shocking water into the air with a child's hysteria
 Caught on camera in the last frame on the roll
 As the girls with bottoms like soft fruit bicycled past.

Evening plunked like an apple dropping on wet grass:
 The Fighting Temeraire had a sky like that,
 Colours falling out of the dying sun on flat
 Primed distance, held in pure draughtsmanship.

You flailed and went under and came up again
 Like a handful of opportunities: then it was all sense,
 Breaking the water in the shallows and drying off:
 The girls with bottoms of soft fruit were away and gone.

Fred Johnston

Filles en vélo, de Salvador Dali*À Alexander Venegas*

Vous auriez pu vous noyer, vous trois, là dans la mer
 projetant violemment l'eau dans l'air avec l'hystérie d'un enfant
 capté en dernière image de pellicule.
 Pendant que passent les filles à bicyclette
 et leur derrières mous et doux comme des fruits.

Le soir tomba telle une pomme dans l'herbe humide :
 le « Fighting Temeraire » avait un ciel semblable,
 couleurs tombant du soleil mourant sur la plate
 distance de choix, selon le goût du dessinateur.

Vous vous débattiez, vous couliez et vous remontiez
 comme une poignée de cartes. Alors tout devint évident :
 s'extrayant des eaux peu profondes et se séchant,
 les filles aux derrières mous et doux comme des fruits
 avaient disparu.

Fred Johnston

Traduction de l'atelier

Heatwave

Street skipping with bright girls,
Leprous male legs in ridiculous shorts –
Now appear like summer colds
The invisible people who hide all winter:
Unashamed, riding the street into the ground –
Come the first rain and they'll slide
Into the leathery underskin of the town -
You'll begin to feel slightly unwell,
You'll trawl for any kind of beauty in the cold.

Fred Johnston

Vague de chaleur

Rue qui saute à la corde de filles qui brillent,
jambes de lépreux dans des shorts ridicules –
apparaît aujourd'hui, comme un froid dans l'été,
l'invisible peuple caché de tout l'hiver. :
Sans honte, ils chevauchent la rue et s'y enfoncent –
arrivent les premières pluies et ils se glissent
dans le derme parcheminé de la ville –
vous commencez à vous sentir légèrement mal,
vous ratissez le froid à la recherche de n'importe quelles beautés.

Fred Johnston
Traduction de l'atelier

p o è t e d u m o n d e

Jean Sénac, Soleil premier

On dira ce qu'on veut. Les livres de Jean Sénac sont souvent précédés de préfaces embarrassées, qui tentent d'amarrer l'œuvre et bien-sûr y échouent, tant l'élan qui la suscita ne supporte ni la récupération, ni le mythe. Qu'il y ait matière à monument, peu importe. Que ce monument se fonde sur le martyrologe, et qu'on inscrive Sénac sur la stèle des grands maudits (catégorie pédé : Rimbaud, Genet, etc. ; ou mieux catégorie pédé assassiné : fils de Lorca, frère de Pasolini...) et c'est foutu : comment lire dès lors Jean Sénac comme il le mérite, pour *lui-même* ? Ce réseau de causalités implicites qu'on devine dans ce paratexte doit d'abord voler en éclats. Jean Sénac signait d'un soleil, est mort dans une cave pleine d'ordures, où il habitait. Cela ne donne pas de génie. Jean Sénac était de ces rares pieds-noirs qui choisirent avec passion de devenir algériens, choix sublime et tragique, qui

n'explique rien. Jean Sénac aimait les hommes de toutes les fibres de son être, et le chanta, orphique, à la face de la Méditerranée : ceci n'est pas une malédiction mais une *grâce*. Un monument pour Jean Sénac tient à la fois du contresens et de la catastrophe. Du contresens car c'est vouloir ignorer l'évidence : cet homme a décidé de sa vie comme peu surent le faire, l'a *orientée*. Si le vrai soleil se trouve, comme je le crois, à l'envers des choses, Jean Sénac fut d'abord apollinien. Une catastrophe, car c'est obliger le lecteur à passer par le tombeau pour découvrir des textes ouverts à tous les courants d'air, et c'est refermer le couvercle sur le ciel.

Parti de rien (même son nom n'était pas sien), d'origine semblable à Camus qui le reconnut bientôt comme un petit frère, vite repéré dans les années 50 comme une valeur montante de la poésie française, ainsi qu'en témoigne sa correspondance avec René Char, on lui promettait un destin ; il se fabriqua une trajectoire. Il avait la chance d'être né sans père. Il aurait pu, comme Corto Maltese, se tracer une ligne de chance dans la main, d'un coup de lame de rasoir. C'est ce que m'évoque sa vie : un dessin très pur.

A l'envers du monde, très exactement, Jean Sénac s'est tenu. Rompant avec Camus des 1956 sur la question de l'Algérie, rompant avec les siens en restant là-bas, choisissant la nationalité algérienne, et chantant le jeune état, alors prometteur, dans *Citoyens de beauté*... Il n'a jamais cessé d'aller à rebours des chemins qui lui semblaient tracés. Différent, divergeant, il s'écarte du pouvoir nouveau, se marginalise. Un chemin d'une extrême solitude qu'illuminent Jacques, Mustapha, Reda. Le corps

s'use, le jeune homme en short perd ses cheveux, se laisse pousser la barbe, prend du ventre, ressemble à Verlaine. L'écriture demeure, et la poésie quasi-quotidienne scande ses jours, inégale. De Jean Sénac, j'admire aussi cela : donner à lire les bons et les mauvais textes, les pages lumineuses et les ratages. La poésie, c'est l'inégalité même, ce qui a jailli et ce qui a failli.

Alors la cave, les ordures, les six coups de couteau et les graffitis haineux sur sa porte, à « Alger-Reclus », ainsi qu'il

l'indique dans ses derniers poèmes de 1973, jusqu'à l'évidente prescience de sa mort, je voudrais que cela ne compte pas trop, que cela ne pèse pas sur le reste, que l'air circule dans le soleil et la beauté des hommes. De Sénac, dire cela, oui : il chanta comme personne le soleil et les hommes, il mérita sa signature, et sa mort dans la cave ne doit pas l'enterrer.

Hervé Chesnais
décembre 2003

Choix de poèmes

H'midett ii (*transistor sur le sable*)

Je suis beau parce que tu bandes.
J'aime ton impatience.
Ne fuis pas sous la tente
Seul avec ta main.
Attends la fin de l'émission. J'arrive.
Moi aussi je meurs de ta faim.

J. Sénac
Dérisions et Vertige, 1972

Lauriers du figuier

Viens, amer.
 A travers les roseaux
 Ton estime rose
 M'est plus qu'un répit.
 Peut-être un accroc, l'accès
 A la Déchirure
 Au delà de laquelle tout redevient naissance.

*

Je vais sur vos hanches, Colomb, vers de fabuleuses contrées.
 Rites, danses, trésors, fantastiquement lumineux et nus m'acquiescent.
 En toi je me réjouis, en toi mon ascèse est un feu de camp.
 Erige-toi, colonne aztèque, fournaise de joie, que chante
 La caravelle ! Batailles de plumes, jets
 Radieux, tout mon corps sur toi se referme.

Cormonaute !
 Sur ton slip déjà tournoient les mouettes.
 Retire-le ! Voici les Indes ! O
 Mon amour !
 (Mais en moi demeure je ne sais quelle appréhension de Cortez...)
 Conquérant me voici soumis par ma conquête,
 Rendu aux dieux barbares,
 Dépossédé.
 Et je deviens tout simplement le géographe
 Vers cette cataracte où ton innocence m'entraîne,
 L'explorateur émerveillé du fleuve et de la flore,
 Célébrant en cette libation je ne sais déjà quel rite funèbre.

*

Je te suce et tu cries : « Réjouis-moi ! »
 Comme si de je ne sais quel abîme il fallait tirer ce pétrole.

*

Je croyais n'avoir que deux bras, deux jambes, un sexe,
 Tu me fais retrouver le dragon lacté
 Aux mille membres, les arabesques de mes sens.
 Une autre parole dont le gémissement est l'inflexion première.
 Syllabes sauvages et corps sauvage.
 Et m'ayant donné l'Amérique tu te retires dans tes temples.

*

Tu es la perpétuelle présence.
Il ne fallait pas me donner accès au plaisir.
Mémoire, imagination — et la main !
Avec moi tu restes !

(Et là nous refaisons le cours des fleuves, la
Forme des arbres, les bêtes
Fastueuses.
Sous mes doigts nous renaissions dans une unité si parfaite
Que la colonne s'écroule — et d'un cri je touche à la mort.)

*

Ta lyre et ta toison,
Tes dents où je pirogue,
Tes cuisses où l'avenir s'écrit en jeux poignants.
La stimulation de la tempête, la tempête, l'oubli de la tempête.
Un mot à peine, idiot, pour prononcer plaisir et mort, merci.
Et tes pupilles regagnent leur planète.
Tu me laisses seul avec mon angoissante joie — l'impact des soucoupes volantes.

(Retourner aux laboratoires.
Recomposer ta lyre et ta toison.
Je n'ai l'écriture que palpable
Corpoème, échec triomphant !)

*

Ta salive et ton sperme,
Ce corps que tu as embelli de tes traces,
Ta sueur, mon zodiaque fou,
Légende périssable, de ce Tassili
Ne restera-t-il que mes mots ?

*

O mes milliers d'adolescents
Je te tutoie veux-tu ?
De Morgeat ou de Tamadecht,
De Paris ou de Barcelone.
De Bab-el-Oued ou de Moscou,
(Et vous mes pèlerins de Saint-jacques où Nerval aspire
La ténèbre sur vos genoux),
Te tutoie car tu es
Dans le futile éclair de tes dents et des cuisses

Non le dragon de mes délices
Mais l'unique colombe et ma seule vertu.

(Et vous mes estivants, donateurs sous les tentes
Du prénom de chaque vague,
Du soleil de chaque plaie,
Peut-être dans ces délires du Figuier une Autre Beauté s'est-elle mise en route ?)

*

Amer,
Mais du moins tes feuilles ne sont pas coupantes
Et les adolescents sur la plage portent des maillots à tes couleurs.
Quand les roseaux frémissent
Ton rose vient mêler à notre encre
Son insolence et sa pudeur.
Ici,
Aujourd'hui encore,
Sous les quolibets et les lois,
Quinquet assailli et soleil,
Dans la pauvreté, la saillie, l'espace,
Sous ta vigie,
Je règne.

J. Sénac
Le Figuier, 10/11 août 1970.

Nicolas de Staël

A Louis Nallard

Vous êtes mort, je ne sais rien de la mort des hommes,
rien de la goutte d'eau qui renverse la figure et la dilue en Dieu.

Dieu lui-même qu'est-il, le néant ou la roche ?
la structure de l'ombre, le suprême reproche,
et peut-être à peine notre interrogation ?

Dieu n'est-ce pas la voix de ma mère qui tremble
quand le dernier arbre rassemble
ses fruits,
quand la misère souterraine
délie le dernier bout de laine

et tout de go nous sommes nus ?

Tout de go il fait nuit
et sur nos cœurs les gens dans la détresse
abandonnent leurs graffiti.

Vous êtes mort, Nicolas de Staël,
et je ne connais rien de la mort des hommes !

Sur la toile le rouge et le noir répercutent
l'armature des ténèbres
un lit où l'appétit funèbre
du jour
tourne, tourne à nous rompre les vertèbres !

Le soleil sur la peau des gisants se retire...
Nicolas de Staël, vous aimiez tant que cela la vie ?
tant que cela pour la briser
sans même un cri ?

Ceux qui se tuent se tuent dans le silence
comme un petit enfant qui fronce les paupières
et s'en va.

Les uns sont des oiseaux de roche,
les autres, oh nul ne les approche
dans le grand espace alarmés !

Nicolas de Staël, le jaune vous avait-il lâché ?

Un rien suffit, un rien quand la couleur s'insurge,
on dit « adieu, adieu Panurge »
et l'on remonte au premier signe écrit.

Mais dans le cœur, dans le cœur, qui connaît les dimensions de la Merci ?

J. Sénac
Paris, 19 mars 1955

Plaques du 24 mai 1973

« J'ai fait ce que j'ai pu, mais tout a été vain, aujourd'hui je suis las –pardonnez-moi– très las. Ne m'interrogez plus : chantez face au patio... »

Gabriel Celaya

S'il me fallait fumer encore une cigarette
 Avant de m'enfermer dans la froide couverture du départ,
 Vous assommer encore de mes métaphores ivres
 Et une dernière fois tenir bon avec vous pour que la clairière ne soit pas souillée
 - Préserver la chance de l'ombre, la chance de la lumière, le nid, le chant,
 Quand les ordures nous envahissent -, s'il me fallait
 Interroger encore votre regard et vos hésitations,
 Le verbe inquiet de sa racine, méfiant de sa sève
 Et l'ombre qui vous mord à l'heure où le paysan passe
 Une fois (de plus) sa main cassée sur son front las,
 S'il me fallait répondre avant de prendre congé
 A tant d'amour, à tant de haine, de fidélités éclairantes,
 De lâchetés, de trahisons, s'il me fallait
 Répondre du soleil et de ma langue, du mal, du bien accumulés,
 En ma gerbe à peine bonne à fertiliser les saisons avares,
 O jeunes poètes, je n'éclaterais pas du rire de l'abandon,
 Je n'aurais même pas l'audace de sourire –tout
 Fut si vain. Mais s'il fallait, coûte que coûte, rendre
 Un mot – tout est toujours pris tout violé, ô langage ! –,
 Je vous dirais encore une fois : « Dormir »,
 Le corps encor tout plein de la réalité cognante.
 Je n'ai jamais écrit que pour qu'un peu
 De sommeil soit possible.
 Pour tous.

J. Sénac

Alger- Reclus

Jeudi 24 mai 1973, 6h 45 matin

Jean Sénac, *Les Désordres* (1972), *Plaques* (1996), *Dérisions et Vertige* (1972), in *Œuvres poétiques*, Editions Actes Sud, 1999

p o è t e d u m o n d e

Serge Marlot .	45
Santiago Molina .	47
Pierre Lamarque .	49
Philippe Bray .	53
François Negri .	56
Mireille Disdero .	57

Lapageblanchenovembre/décembre(2003)numéro(29)

e-Poesies

Serge Marlot

Le chien d'Ulysse ou Le retour des amants prodigues

Ne cherchez pas l'allée, elle s'est envolée
Dans un bruit de gravier sur l'eau du temps volage.

Le jardin a choisi de ne plus se peigner;
Il laisse ses outils pourrir aux oubliettes.

Quelque part où la terre porte un dernier rosier
Le chien d'Ulysse ronge les os de la mémoire

La maison joue souvent à la roulette russe.
Elle a tenté sa chance pour devenir rocher.

Ne frappez pas ainsi, la porte s'est enfuie
Pour un meilleur palais sur une rue de ville.

La serrure et sa clé ont vendu leur mensonge
Et mentent maintenant sur les routes du songe.
N'entrez pas n'entrez pas. Il n'y a rien à voir
Qui ne soit déjà lu dans le livre des âges.

Les fleurs du papier peint même ont quitté leur vase
Elles ont péri fanées sur le seuil des saisons.

Ne cherchez pas le banc ni la table au pain tendre
Ils courent dans le pré comme des percherons.

Le mensonge élégant et vain de la fenêtre
Laisse un espace vide où les saisons s'unirent.

Au poutres du plafond, entre deux souvenirs,
L'araignée s'est pendue et sèche au bout d'un fil.

Dans la chambre d'enfant la tirelire est vide.
Et le miroir espère un sourire d'Alice.

Quelque part où la terre porte un dernier rosier
Le chien d'Ulysse ronger les os de la mémoire

La maison joue souvent à la princesse russe
Sur l'écriteau on lit: «Souvenirs à céder».

Serge Marlot
Le chien d'Ulysse et autres poèmes

Santiago Molina

Pasado manana

a Tanya Valette

*Il est toujours possible de se dire que ce n'est pas
demain, mais après-demain qui est le premier
jour du reste de la vie, ni ce visage ni ce paysage,
mais juste celui d'après.*

J. Baudrillard

En los días de alerta mayor
cuando la pantalla de la polución
confunde el día y la noche
cuando *le ciel se ferme*
lentement comme une grande alcôve
cuando la ciudad es silenciosa
atragantada de yodo sin nadie
que se atreva a poner en marcha
la ronca nostalgia de un juke-box
yo salgo y voy a los parques
para conversar de lo venidero
con la torre abolida
o el rey asfixiado
por la humareda del cigarrillo
casi entero de la partida inacabada
que abandonaron junto a la fontana
los jugadores de ayer.

Santiago Molina

Après-demain

Les jours d'alerte maximale
quand le voile de pollution
confond le jour et la nuit
quand se referme le ciel
'lentement comme une grande alcôve'
quand la ville silencieuse
s'étrangle d'iode sans personne
pour oser mettre en marche
le nostalgique enragement d'un juke-box
je sors et je vais dans les parcs
parler de l'avenir
avec la tour abolie
ou le roi asphyxié
par un nuage de cigarette
à peine entamée dans la partie inachevée
qu'abandonnèrent les joueurs
près de la fontaine.

Santiago Molina
traduction de l'atelier

Pierre Lamarque

Au-delà du soleil couchant

grand sac poubelle
ail, oeufs, avocats
pommes de t.
oranges
poivron rouge
sucre en poudre
ananas
bougies

un jour j'écirai un roman

les carottes aujourd'hui
sont moins oranges et plus
grosses

P.
L

Carré, cube

à Philippe Bray

c'est une histoire ancienne déjà
que je conte à la façon
l'or, on l'a enterré là je crois
l'or, l'or est là, ou en ce lieu
je crois, je ne sais pas, où est l'or
«nuit agitée», sur la route paix
et tranquillité
nuit, paix, tranquillité
je rêve encore d'un monde dont le papa
serait le père et la mère la maman
froid de loup
ou de canard
cheminée
poète au beau visage à la pipe au chapeau
et allure, reviens

...

tu, expecitativité c'
pour ne pas voi
faut aller pie
mès par atteir

ce que ne peu
bonnes habit

moi, un h
derrière le

...

et sa patrie est Marseille
osseuse, trans poncée à presque
moi, les mains dans le cambouis
toi, assise sur l'aile
vois sur
la lune ses crocs
votre « WONDERFUL » est fermé

goutte de pluie chinoise
accompagnez-moi, je vous mène à la fête, chère et belle,
douce et bonne
approchez ma douce louve, et vous
ses cinq compagnes et compagnons
et même vous
à la fête
lexico-syntaxique
je n'ose même pas imaginer
souvenirs de neige
villa à vendre
bisou
grand-mère, sa mémoire
se détraquait tout le temps
infiniment détraqué
épépin
rapièce
manque
une chose
voile palais
ceci
pelle
les ailes blanches et
rouges, les nuages
traversés, les cinq
Rirette 75, 97 ans, ch. alter ego
âge sans importance
non fumeuse

carré, cube

vent, feuilles, vanille, menthe

P

L

La Perruche
Un goût authentique
PURE CANNE

* Les «Pure Canne» *

Béghin
Say

750 g e

P.

L



Philippe Bray

Le tapis de feuilles mortes en ce dimanche au jardin du Luxembourg
entretient la mémoire du vivant,
Désintégration de la matière, les corps flétrissent mais les
âmes peuvent rester fraîches,
C'est ce qui fait la valeur de l'artiste et de son humanité,
mais également ce qui parfois attire, le temps d'un regard,
Des peintures de Botticelli ont fait un voyage de Florence à Paris
pour une exposition dans ce jardin du palais du Luxembourg,
Le tapis de feuilles que j'ai foulé au jardin du Luxembourg
entretient la mémoire du vivant,
Désintégration de la matière, les âmes se reconnaissent de temps à
autre pour s'être déjà connues,
C'est ce qui tisse, il me semble, le terreau des affinités électives,
Des peintures de Botticelli ont fait un voyage de Florence à Paris
pour une exposition dans ce jardin du palais du Luxembourg,
Je revisite alors l'histoire de l'art, de la peinture et de la
ville de Florence en ce temps où le prince était un banquier,
En ce dimanche, je respire puis je regarde à nouveau l'illustrateur de
la divine comédie rien que pour l'amour de l'art.



Philippe Bray

L'eau étouffe les flammes de la forêt

Eau bousculée d'azur venteux, pluie passagère d'un soleil qui vient, dans ce jardin, un sentiment de plénitude m'envahit:
C'est le coin de nature des nabis, de Maurice Denis.
À midi, je mange une pomme, l'eau étouffe les flammes de la forêt,
Dans la soirée je me nourris de la bougie,
Le feu est la porte ouverte sur l'invisibilité: C'est du concentré philosophique pour un amour qui passe,
À minuit, je me souviens que Charles Dickens était fasciné par les incendies et pour ce chant à venir, j'ai diminué la production de ma fumée: Le tabac est l'ennemi du calumet de la paix que les Amérindiens lancent aux quatre points cardinaux depuis déjà longtemps.

Philippe Bray

Couleur de bric à brac

Couleur de bric à brac,
Les tendres objets de nos enfances se souviennent qu'ils
nous ont aimés,
Noir et blanc, nostalgiquement, les poissons dorment au fond
de l'eau, c'est du sang chaud dans une eau rafraîchissante,
Couleur de bric à broc sur fond de noir et de blanc, les instants se
déplacent doucement sur les années qui passent.

Philippe Bray

François Negri

Encore heureux qu'on va vers l'été

écrivait-elle, et avec une sorte de gravité inaccoutumée nous essayons de nous remémorer ces pages adolescentes pour comprendre l'inexplicable sentiment d'optimisme et de gaieté dont nous conservons le souvenir.

Il suffit d'éteindre le téléviseur et sans plus d'effort on oublie déjà qu'il est un désert où flambent les gazoducs, les hélicoptères de combat, le cynisme et la haine.

Elle écrivait avec tellement de légèreté, comme s'il était encore possible d'éviter les canicules, les marées noires et les crimes politiques.

Nous essayons de comprendre cette sourde nostalgie qui engourdit nos lèvres, et la profonde amertume qui trouble nos poitrines.

Des hommes meurent et d'autres sont faits prisonniers sans ménagement, et soustraits pour longtemps à leurs familles. Un moment plus tôt nos scansions devant des grilles sourdes agissaient à la manière des souvenirs ressassés dans un repas de famille : les mots prenaient une dureté de silex. Une épaisseur palpable. Mais maintenant, nos pieds délivrés de leurs chaussures, nous n'y pensons plus.

Nous sommes mal à l'aise, bien sûr. Chacun essaie à sa façon d'échapper à la culpabilité. Il existe le refuge des avions, des orris, du lit des rivières. Moi, j'ai le refuge de tes lèvres. La conviction que nous avons vaincu la peur. Que nos mains saignent, et que cette peau à vif prodigue des caresses d'une douceur jusqu'alors inconnue.

Qu'on va vers l'été...

François Negri
Extrait de « Journal de Guerre(s) »

Mireille Disdero

Elle prit conscience, à la longue, qu'elle allait naître de nouveau. En soupirant, elle entama une longue conversation avec une voix qui était celle du vent blanc.

F. Scott Fitzgerald, Les Heureux et les damnés 1922

Poupée du vent

Un bouquet de mots survole la voie ferrée
voyageant l'essentiel aux formes inconnues

Mes morceaux éparpillent l'été
Je suis la poupée du vent sur les rails
le corps lié aux fers mouvements
à la douceur d'eau buvant le déserté

Brindille du bord de vie
j'étreins puis couche le soleil exhalé
et nous joue du soir au matin
détachés, indéfinitivement liés

Une main ferme le temps à clé
l'appel âpre des hommes au présent
où l'intouchable implore, chante
à me griffer, me délayer

La connaissance en son essence
ouvre mes yeux de poupée recollée

Mais jamais je n'achève le voyage
d'un bouquet de mots déchiffrés
déplissant les couloirs magiques perpétuels
la direction du vent...

... à cœur ouvert sur la mer

Mireille Disdero

la page blanche

novembre/décembre(2003)numéro(29)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de publication :

Pierre Lamarque

Direction de rédaction :

Constantin Pricop

Secrétaire à la Page :

Santiago Molina

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Jacques Rolland, Jean-Sébastien Gallaire,
Jean-Marc Piérard, Serge Marlot, Stéphane
Méliade, Hervé Chesnais, Sarah Struve,
Fred Johnston, Philippe Bray, François
Negri, Oliver Norris, Mireille Disdero,
Jean-Michel Mayot.

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.